Porto-Riche, Georges de
La chance de Françoise

G. DE PORTO-RICHE

A CHANCE DE FRANÇOISE

COMÉDIE EN UN ACTE



PARIS
CALMANN LÉVY, ÉDITEUR
RUE AUBER, 3, ET BOULEVARD DES ITALIENS, 15
A LA LIBRAIRIE NOUVELLE

1889

LA

CHANCE DE FRANÇOISE

COMÉDIE EN UN ACTE

Représentée pour la première fois à Paris, sur le THÉATRE-LIBRE,
le 10 décembre 1888;
reprise au GYMNASE-DRAMATIQUE, le 6 février 1889.

Imprimeries réunies, B, rue Mignon, 2.

LA

CHANCE DE FRANÇOISE

COMÉDIE EN UN ACTE

PAR

G. DE PORTO-RICHE



PARIS
CALMANN LÉVY, ÉDITEUR
ANCIENNE MAISON MICHEL LÉVY FRÈRES
3, RUE AUBER, 3

1889

A MARCEL GIRETTE

TÉMOIGNAGE D'AMITIÉ FIDÈLE

G. DE P.-R.

PERSONNAGES.		Acteurs qui ont créé les rôles. THÉATRE-LIBRE		Acteurs qui ont créé les rôles. GYMNASE
MARCEL DESROCHES	MM.	HENRI MAYER.	MM.	PIERRE ACHARD.
GUÉRIN		LAURY.		M. BRÉANT.
JEAN		ANTOINE.		L. DEBRAY.
FRANÇOISE	Mmes	SIGALL.	Mmes	JULIA DEPOIX.
MADELEINE		LUCY MANVEL.		SILVIAC.

La scène se passe à Auteuil, de nos jours.

Les indications sont prises de la droite et de la gauche du spectateur. Les chiffres placés à côté du nom des personnages désignent leur position sur la scène. — Pour plus de détails, s'adresser à M. Callais, régisseur du théâtre du Gymnase-Dramatique.

LA
CHANCE DE FRANÇOISE

Un atelier de peintre. Au fond, une porte ouverte sur un jardin ; à droite et à gauche, deux portes latérales ; à gauche, une petite porte dérobée. Tableaux sur leurs chevalets ; livres, armes, bibelots, divan, etc. — C'est le matin.

SCÈNE PREMIÈRE

FRANÇOISE, MARCEL.

FRANÇOISE, seule.

Petite, d'aspect frêle, figure mélancolique et un peu railleuse.
Elle tient à la main une lettre ouverte. — Lisant :

« D'où vient votre silence, mon cher ami ?... Vous ne me parlez pas souvent de la gentille créature qui a osé devenir la femme du beau Marcel... La récompensez-vous de sa confiance, de sa témérité ? Vous ressemblez si peu aux autres... Votre légèreté, permettez-moi de dire votre... » (S'interrompant.) Il a écrit le mot... (Reprenant.) « Votre immoralité me fait trembler !... Un an d'absence, voilà bien du temps perdu pour l'amitié. Pourquoi les

circonstances nous ont-elles séparés au moment de votre mariage?... Pourquoi la santé de madame Guérin réclamait-elle si impérieusement le soleil...? Enfin, nous quittons Rome; dans un mois, j'irai vous surprendre à Auteuil. » (S'interrompant.) Bientôt, alors. (Marcel paraît au fond, mise négligée, type d'homme à femmes. (Reprenant.) « Je suis impatient de vous voir, impatient surtout de connaître votre femme. Voudra-t-elle de ma sympathie, de mon affection? J'y compte. Prenez garde, Lovelace, je la confesserai. Si je découvre un nuage dans son bonheur, son nouvel ami se fâchera. » (Cessant de lire, tristement à elle-même.) Un ami... je voudrais bien.

MARCEL, s'avançant (2).

Je t'y prends, curieuse, tu lis mes lettres?

FRANÇOISE (1).

Oh! une vieille lettre...

MARCEL, raillant.

Celle de Guérin?

FRANÇOISE.

Je l'ai retrouvée là, en rangeant ton atelier.

MARCEL, tendrement.

Alors, petite romanesque, tu es en quête d'un ami?...

FRANÇOISE.

Mais oui, j'ai tant de choses à dire, depuis que je suis heureuse.

MARCEL.

Et moi, je ne suis donc pas ton ami?

FRANÇOISE.

Toi, tu es l'homme que j'aime. Est-ce toi que j'irais consulter, quand il s'agit de ton bonheur ?

MARCEL.

Très profond !... (Bâillant.) Ah ! je suis fatigué...

FRANÇOISE.

Tu es rentré tard ?

MARCEL.

A trois heures.

FRANÇOISE.

Et bien doucement, méchant.

MARCEL.

On a été jalouse ?

FRANÇOISE.

Quelle idée ! Je sens si bien qu'au fond tu n'aimes que ta femme.

MARCEL, rêveur.

Oui, je n'aime que ma femme, moi, ma femme...

FRANÇOISE, raillant.

Pauvre Marcel !

MARCEL.

Je me suis ennuyé à ce bal. C'est singulier, tout le monde me dit que j'engraisse.

FRANÇOISE.

Hélas ! cela ne t'empêchera pas de plaire.

MARCEL.

Dieu n'est pas juste.

FRANÇOISE.

Il a cette réputation.

MARCEL, s'étendant sur le divan.

Tu me pardonnes ma mauvaise tenue, Françoise? (S'étirant.) Ah! je ne peux plus veiller. Fini... Tiens, décidément, j'étais...

Il s'arrête.

FRANÇOISE.

Tu étais mûr pour le mariage.

MARCEL, se défendant.

Oh! (Un silence. — Raillant.) Je suis sûr que tu t'entendras avec Guérin. Vous vous ressemblez un peu... Pas de figure.

FRANÇOISE.

Moralement?

MARCEL.

Oui, je le flatte.

FRANÇOISE.

Alors, voilà son signalement : sentimental, sérieux en amitié, honnête homme. Je m'arrange bien.

MARCEL.

Ce que c'est que la sympathie. Tu ne l'as jamais vu et tu le connais.

FRANÇOISE.

Depuis combien de temps est-il marié?

SCÈNE PREMIÈRE.

MARCEL.

Oh ! il est né marié, celui-là.

FRANÇOISE.

Réponds.

MARCEL.

Depuis une dizaine d'années, je crois.

FRANÇOISE.

Et c'est un bon ménage?

MARCEL.

Excellent.

FRANÇOISE.

Quelle femme ?

MARCEL.

Fringante...

FRANÇOISE.

Quoique vertueuse?

MARCEL.

On le dit.

FRANÇOISE.

Alors, entre madame Guérin et le beau Marcel... rien?

MARCEL.

La femme d'un ami?

FRANÇOISE.

C'est toujours si tentant la femme d'un ami... (Marcel fait un geste de mauvaise humeur et prend son chapeau.) Tu sors?

MARCEL.

Je déjeune au Cercle.

FRANÇOISE.

Bien.

MARCEL.

Je suis engourdi. J'ai besoin de prendre l'air.

FRANÇOISE.

L'air de Paris.

MARCEL.

Tu l'as dit.

FRANÇOISE.

Et le travail?

MARCEL.

Je ne suis pas en train.

FRANÇOISE.

Il n'y a plus que dix jours pour le Salon, tu ne seras jamais prêt.

MARCEL.

Bah! pour le talent que j'ai...

FRANÇOISE (2).

Mais tu en as du talent..., c'est connu.

MARCEL (1).

J'en avais...

Un silence.

FRANÇOISE.

Tu dînes avec moi?

MARCEL, attendri.

Certainement. Surtout pas d'idées noires, je t'en prie. je ne déjeune pas en partie fine.

FRANÇOISE.

Te soupçonner?

MARCEL, reconnaissant.

A la bonne heure. (Un silence. Avec franchise.) Évidemment je ne vais pas toujours où je te dis que je vais. Pourquoi t'attrister inutilement? Mais, si tu crois que je fais... ce que je ne dois pas faire, tu te trompes. Je ne suis plus garçon, mon amie.

FRANÇOISE.

Encore un peu, voyons!

MARCEL.

Va, ne sois pas jalouse : il est mort, enterré, le temps des aventures. Trente-cinq ans, moins de cheveux, un peu de ventre, marié! On n'a pas tant d'occasions que ça, ma petite.

FRANÇOISE, raillant.

Allons, ne te décourage pas, la chance peut te revenir; Il suffit d'un instant.

MARCEL, gaiement.

Je n'espère plus.

FRANÇOISE.

Marié!... Ah! tu n'aurais jamais dû être propriétaire, toi, tu étais né locataire.

MARCEL, prêt à sortir, apercevant une dépêche sur la table, vivement.

Tiens ! une dépêche, un petit bleu, et tu ne me disais rien.

FRANÇOISE.

Je ne l'avais pas vu ; Jean l'aura posé là pendant que tu dormais.

MARCEL.

Ça vient de Passy, je connais cette écriture... (A part avec surprise.) Madame Guérin... Madeleine ! Tiens ! (Lisant.) « Mon cher ami, je déjeune ce matin chez ma tante de Monglat, à la Muette, comme autrefois. Venez me voir avant midi, j'ai à vous parler de choses sérieuses. » (Cessant de lire, à part, joyeusement.) Un rendez-vous !.. Après trois ans ! Pauvre Guérin !... Non. A présent, ce serait mal. Non.

FRANÇOISE, à part.

Il se réveille.

MARCEL, à part.

Ils sont donc revenus ? Françoise a raison, il suffit d'un instant. Chère petite !

FRANÇOISE.

Rien d'ennuyeux, au moins ?

MARCEL, malgré lui.

Au contraire.

FRANÇOISE.

Ah !

MARCEL, avec embarras.

C'est l'Américaine qui a vu mon tableau... l'autre jour...

chez Goupil. Tu te rappelles. Elle insiste pour l'avoir à quinze mille. Ma foi, j'ai envie de le lâcher... Par le temps qui court!

FRANÇOISE.

Tu ferais bien.

MARCEL, lui offrant la dépêche.

Douterais-tu?

FRANÇOISE.

Pas le moins du monde.

Marcel met la dépêche dans sa poche. Un silence.

MARCEL (2), hésitant à sortir, à part.

Elle est gentille. ma femme, très gentille : un petit bonheur de poche !

FRANÇOISE (1).

Eh bien tu ne sors plus!

MARCEL, étonné.

Comment! tu me chasses?

FRANÇOISE.

Dépêche-toi, si tu déjeunes dehors, le train part dans quelques minutes.

MARCEL, subitement amoureux.

Est-ce que je suis pressé quand tu es jolie? Et tu es adorable ce matin.

FRANÇOISE.

Vous trouvez, monsieur?

Un silence.

MARCEL, à part.

C'est curieux, c'est toujours comme ça, quand j'ai un rendez-vous.

FRANÇOISE.

Maintenant, adieu. J'ai assez de toi. Tu déranges mes projets de solitude en restant. Moi qui m'apprêtais déjà à être mélancolique. Il n'y a pas moyen d'être gaie ni triste avec cet homme. Va-t'en.

MARCEL, ôtant son chapeau.

D'abord, je suis chez moi ici, c'est mon atelier. Ta maison est là-bas dans le jardin.

FRANÇOISE.

Oui, c'est là-bas seulement que tu es marié.

MARCEL, se défendant.

Oh ! (Avec reproche, tendrement.) Dis-moi, Françoise, pourquoi ne veux-tu jamais sortir avec moi ?

FRANÇOISE.

Je n'aime pas le monde, tu sais bien.

MARCEL.

On me voit toujours seul partout.

FRANÇOISE.

Tant mieux pour toi, on te croit garçon.

MARCEL.

A t'entendre, les gens mariés ne devraient pas vivre ensemble.

FRANÇOISE.

Peut-être te verrais-je plus souvent, si nous n'étions pas mariés.

MARCEL.

Ce n'est donc pas une joie pour vous, madame, d'être au bras de votre mari ?

FRANÇOISE.

N'est-ce pas aussi une joie de se dire : il est libre, je ne suis pas sa femme, il n'est pas mon mari ; je ne suis pas le devoir, la chaîne, je suis la fantaisie, l'amour. S'il part, c'est qu'il s'ennuie, mais s'il revient, c'est qu'il m'aime.

MARCEL.

Tiens, Françoise, tu es forte, toi !

FRANÇOISE.

Vraiment ?

MARCEL.

Très forte.

FRANÇOISE (2).

Voilà tout ?..

MARCEL (1).

Oh ! Je sais que ta philosophie n'est que de l'amour. (Un silence.) Tu pleures quelquefois, n'est-ce pas ? quand je ne suis pas là.

FRANÇOISE.

Si peu.

MARCEL.

Je te rends déjà malheureuse. Ah ! quand tu as le cœur gros, Françoise, ne me le cache pas ; tu feras de moi tout ce que tu voudras avec une larme.

FRANÇOISE.

Avec une, oui, mais avec plusieurs ?

MARCEL.

Ne ris pas, je suis sérieux, je t'assure, Parbleu ! si je disais que ma tendresse est aussi profonde que la tienne, je...

FRANÇOISE.

Tu mentirais.

MARCEL.

C'est égal, il me semble tout de même que je t'adore. Je me sens seul, quand je t'abandonne, j'erre sans but, l'âme en peine. J'ai peur qu'il ne te soit arrivé quelque chose... Et comme en rentrant, à minuit, j'ouvre ma porte avec une délicieuse émotion !... Est-ce de l'amour, cela ? Tu dois le savoir, toi qui t'y connais.

FRANÇOISE.

Peut-être.

MARCEL, inconsciemment.

Tu comprends, Françoise, on ne peut pas répondre de soi.

FRANÇOISE.

Sans doute.

MARCEL.

Personne ne peut dire : « J'aime aujourd'hui, j'aimerai demain. » Et pas plus toi que les autres.

FRANÇOISE, offensée.

Moi ?

MARCEL.

Sais-tu, si dans quinze ans?

FRANÇOISE.

Oh! moi, c'est différent, je ne suis qu'une petite bête, qui aimera le même homme toute sa vie... Mais continue, tu disais...?

MARCEL.

Rien. Que je te veux heureuse, malgré tout, quoi qu'il arrive.

FRANÇOISE.

Même si tu me trompais?

MARCEL, tendrement.

Te tromper? oh! jamais... Les autres femmes, je m'en moque. Tu es le bonheur, toi, tu n'es pas le plaisir.

FRANÇOISE.

Hélas!

MARCEL.

Pourquoi hélas?

FRANÇOISE.

Parce qu'on se passe plus volontiers de bonheur que de plaisir.

MARCEL, tendrement.

Mais la chose sérieuse de ma vie, c'est toi, sache-le-bien, c'est toi la préférée. Qu'une femme ose troubler ton repos, et elle aura affaire à moi, je te le promets! Appelle ça de l'égoïsme, mais ta quiétude m'est nécessaire.

FRANÇOISE.

Tu n'as pas besoin de préparer l'avenir, mauvais garnement : il y a longtemps que j'ai fait la part du feu. Je suis toute petite, mais je suis plus vieille que toi.

MARCEL.

Tiens, veux-tu que je te dise? je ne te méritais pas.

FRANÇOISE.

Ça, c'est vrai.

MARCEL.

Quand je pense que tu aurais pu faire le bonheur d'un brave homme et que...

FRANÇOISE.

Et mon bonheur à moi, qui l'aurait fait?

MARCEL.

Tu n'es pas heureuse...

FRANÇOISE.

Je ne me suis pas mariée pour être heureuse, je me suis mariée pour t'avoir.

MARCEL.

Suis-je stupide! Ce serait si gentil, si je n'étais qu'un mari fidèle.

FRANÇOISE.

Tu le seras, j'en suis sûre.

MARCEL.

Vrai, tu crois?

FRANÇOISE.

Je t'en réponds. Non, tu ne me tromperas pas. D'abord, moi, j'ai de la chance.

MARCEL, *gaiement.*

Oh! oui, tu as de la chance, petite; tu ne sais pas comme tu en as!

FRANÇOISE coquette.

Raconte.

MARCEL.

Es-tu folle?

FRANÇOISE.

J'ai couru des dangers, hein?

MARCEL.

Eh bien, oui! parfois je m'imagine que le bonheur n'est pas là, dans ces yeux malins, et j'essaye d'aimer une autre femme; je me monte la tête pendant quinze jours, je me crois amoureux; mais, quand il n'y a plus que le crime à commettre, je me dérobe, j'échappe : la chance de Françoise! Au fond, vois-tu, je ne suis qu'un commenceur. Ce qui te sauve, je ne le comprends pas moi-même. Tantôt c'est une bêtise que lâche la femme idéale, tantôt c'est une parole divine que tu as su trouver; et quelquefois aussi, il faut bien en convenir, une chose insignifiante, un rien. Tiens, mercredi, j'ai manqué le train et je suis rentré dîner avec toi. Enfin je ne sais quoi, moi, la chance de Françoise!

FRANÇOISE.

Alors, ce n'est pas pour aujourd'hui, dis?

MARCEL.

Ni pour demain, et je te donne ma journée, et je ferme ma porte.

FRANÇOISE.

N'est-ce pas que tu es heureux? Ah! si seulement une petite tête blonde était là, je te tiendrais tout à fait.

MARCEL, lui donnant un baiser derrière l'oreille.

Dépêche-toi, paresseuse.

FRANÇOISE.

Je ne suis pas jolie, mais j'ai des petits coins.

MARCEL.

Tu n'es pas jolie ?

FRANÇOISE.

Non, et pourtant je méritais de l'être.

MADELEINE, au fond.

Pardon...

Françoise jette un cri et s'échappe par la droite sans reconnaître la personne qui entre.

SCÈNE II

MARCEL, MADELEINE.

MARCEL, étonné (2).

Madeleine !

Un silence.

MADELEINE, élégante, très parisienne; crânement (2).

Ah! c'est comme ça que vous me trompez, vous !

MARCEL, gaiement.

Ma chère, si vous croyez que depuis trois ans... ?

MADELEINE.

Je vous demande pardon d'avoir interrompu votre tête-à-tête, mon cher Marcel. mais votre porte était ouverte, et je n'ai rencontré aucun domestique sur mon passage.

MARCEL.

Vous êtes toujours la bienvenue chez moi.

MADELEINE.

Elle est bien faite, votre femme.

MARCEL.

N'est-ce pas ?... Voulez-vous me permettre de vous la présenter ?

MADELEINE.

Plus tard ; c'est vous que je viens voir.

MARCEL.

Voilà une visite qui a lieu de me surprendre.

MADELEINE.

Surtout après ma dépêche de tout à l'heure... J'ai préféré ne pas vous déranger.

MARCEL, déçu.

Ah !

MADELEINE.

Oui.

MARCEL.

Alors ?

MADELEINE.

Non.

MARCEL.

Je regrette... (Lui baisant la main.) C'est égal, je suis ien heureux de vous serrer la main.

MADELEINE (2).

Vous avez gardé le même atelier, je vois.

MARCEL (1).

Vous avez une mine charmante, à présent.

MADELEINE.

Vous êtes toujours joli garçon.

MARCEL.

Vous aussi.

MADELEINE.

J'ai vingt-huit ans.

MARCEL.

Votre mari en a cinquante, ça vous rajeunit. Mais depuis quand êtes-vous revenus?

MADELEINE.

Depuis huit jours.

MARCEL.

Et je n'ai pas encore vu Guérin?

MADELEINE.

Vous ne perdrez rien pour attendre.

MARCEL.

Qu'est-ce qu'il y a donc?

MADELEINE, tranquillement.

Des choses ennuyeuses... Vous savez comme il est jaloux. Eh bien, hier, pendant que j'étais sortie, il a fouillé dans mes tiroirs...

MARCEL.

Et naturellement il a trouvé des lettres.

MADELEINE.

Les vôtres, mon ami.

MARCEL.

Les miennes?

MADELEINE.

Oui... (Mouvement de Marcel.) D'anciennes lettres.

MARCEL.

Vous les avez gardées?

MADELEINE.

Un homme célèbre! Évidemment.

MARCEL.

Sapristi!

MADELEINE.

Ingrat!

MARCEL.

Pardon...

MADELEINE.

Vous devinez l'explication qui a suivi cette découverte, mon bon Marcel : je me sépare.

MARCEL.

Tu te...? Vous vous séparez?

MADELEINE.

Ne me plaignez pas trop. Après tout, me voilà libre..., presque heureuse.

MARCEL.

Quelle résignation!

MADELEINE.

Seulement...

MARCEL.

Il y a un « seulement » ?

MADELEINE.

Il va vous envoyer ses témoins.

MARCEL, gaiement.

Un duel entre nous ?... Aujourd'hui ? Ce n'est pas sérieux.

MADELEINE.

Je crois qu'il veut vous tuer.

MARCEL.

Après trois ans ? Comme il y va ! D'abord, il n'en a pas le droit.

MADELEINE.

Il y a prescription ?

MARCEL.

Eh ! trois ans, c'est trois ans.

MADELEINE.

Au fait, vous avez raison. Aujourd'hui, vous n'aimez plus sa femme, et vous aimez la vôtre. Les temps sont changés. Maintenant, vous avez un bonheur à vous. Je comprends votre indignation.

MARCEL.

Que voulez-vous ! on commence sur les barricades et on finit...

MADELEINE (1).

On finit dans le gouvernement... Dites donc, Marcel, il arrive tard, mon mari, mais il arrive au bon moment.

MARCEL (2).

Méchante !

MADELEINE.

Dame, si l'histoire est ancienne pour vous, pour lui elle est nouvelle.

MARCEL.

Ne parlons pas de lui.

MADELEINE.

Il vous intéresse à présent ?

MARCEL.

Je n'avais pas prévu son chagrin.

MADELEINE.

Il faudra lui exprimer votre sympathie quand vous le verrez.

MARCEL.

Sur le terrain ?

MADELEINE.

Ailleurs...

MARCEL.

Où alors ? chez moi ?

MADELEINE.

Mon cher, il tient peut-être à vous dire ce qu'il a sur le cœur. (Un silence.)

MARCEL, à part, avec ennui.

Diable !.. Et Françoise ? (Un silence.) Bah ! Un duel ! Et puis je peux bien risquer ma vie pour vous qui avez tant de fois risqué la vôtre pour moi.

MADELEINE.

Le fait est... hein? J'étais moins prudente que vous dans ce temps-là.

MARCEL.

Vous ne me dites pas tout, Madeleine. Quelle idée a donc pris à votre mari d'inspecter vos tiroirs?

MADELEINE (2).

Voilà!

MARCEL (1).

Voyons, ce n'est pas moi qui ai pu exciter sa jalousie. Hélas! il y a longtemps que je ne mérite plus sa haine. Sont-ce bien mes lettres qu'il cherchait?

MADELEINE.

Ça, ça ne vous regarde pas.

MARCEL.

Je paye pour un autre?

MADELEINE

J'en ai peur.

MARCEL.

C'est complet.

MADELEINE.

Pardonnez-moi.

MARCEL, avec reproche.

Comment, vous le trompez!

MADELEINE.

Décidément, vous feriez un ami parfait aujourd'hui.

MARCEL.

Alors, vous avez un amant, là, pour tout de bon ?

MADELEINE.

Un second amant ! ce serait honteux, n'est-ce pas ?

MARCEL.

Il n'y a que le premier pas qui coûte.

MADELEINE.

Vous riez, vous ?

MARCEL.

Vous savez, moi, le chagrin des autres !.. Allons, pas d'amertume.

MADELEINE.

Ça vous donnerait des remords.

MARCEL.

Ah ! Madeleine, pourquoi ne suis-je plus coupable, quand vous êtes toujours si jolie ?

MADELEINE (2).

C'est votre faute. On garde ce qu'on a ; tant pis pour vous.

MARCEL (1).

J'ai cru que vous en aviez assez, moi... Vous deveniez très inexacte.

MADELEINE.

Ah ! vous ne saurez jamais ce que j'ai souffert. J'ai pleuré comme une abandonnée.

MARCEL.

Pas longtemps ?

MADELEINE.

Trois mois. Quand je pense que je vous ai aimé, et que me voilà indifférente devant vous... Vous ressemblez à tout le monde maintenant mon ami. Comme la vie est drôle et dégoûtante ! On se rencontre, on se désire, on commet toutes les folies et toutes les infâmies pour s'appartenir, et puis le jour vient où l'on ne se connaît plus. Au tour d'un autre ! Tenez, j'aurais bien mieux fait... (Mouvement de Marcel.) Mais oui, puisque je devais vous oublier.

MARCEL (1).

Bah ! Ce n'est plus, mais ça a été. Le plaisir que nous avons eu ne valait-il pas le regret que vous avez ? Il faut bien quelques fous pour consoler des sages.

MADELEINE.

Ce diable d'homme aussi ! il ne peut voir une femme sans avoir de mauvaises pensées.

MARCEL.

Ah ! pardon, ce n'est pas moi qui ai commencé, c'est...

MADELEINE.

N'importe. C'est fini, c'est fini, n'en parlons plus.

MARCEL.

Ah ! si, parlons-en au contraire ; maudissez-moi, Madeleine, je le mérite.

MADELEINE.

Voulez-vous vous taire, homme marié... Si votre femme vous entendait !

MARCEL.

Ma femme, écouter?... Chère petite !... Elle a bien trop peur de ce que je peux dire.

MADELEINE.

« Chère petite... » Est-il cynique avec ses attendrissements ! Parions que vous courez déjà.

MARCEL.

Non, ma chère, non.

MADELEINE.

Blagueur !

MARCEL.

Sérieusement, j'en suis plus étonné que vous ; mais c'est comme ça.

MADELEINE.

Comment faites-vous alors ?

MARCEL.

Madeleine, vous êtes la première qui me donniez une vraie tentation.

MADELEINE.

Pas possible ?

MARCEL.

Sur l'honneur !

MADELEINE.

Je vous remercie de penser à moi, mon ami, je vous en suis très reconnaissante ; mais, pour l'instant, ça ne me dit pas.

MARCEL.

En êtes-vous sûre ?

MADELEINE.

Plus tard, nous verrons, je réfléchirai, on ne peut pas savoir; j'en doute cependant : vous ne me plairiez plus aujourd'hui, vous êtes trop gros, vous avez une bonne figure honnête. D'abord, vous ne devez plus être amusant. Non, tenez, non.

MARCEL.

Pourtant, Madeleine...

MADELEINE.

Ne m'appelez pas Madeleine.

MARCEL.

Madame Guérin ! Madame Guérin, si je vous avouais que votre petit bleu m'a bouleversé. Je l'ai lu en tremblant...

MADELEINE.

Devant votre femme peut-être ?

MARCEL.

Et c'était exquis...

MADELEINE.

Débauché !

MARCEL.

Comme vous me connaissez !

MADELEINE.

Fat !

MARCEL.

Je vous adore.

MADELEINE (1).

Mais non, c'est une idée. Vous vous figurez ça parce qu'il y a longtemps que vous ne m'avez vue... Je reviens de voyage.

MARCEL.

Ah ! ne me faites pas douter de mes sentiments.

MADELEINE.

Songez à vos devoirs, mon ami : songez...

MARCEL.

A mes enfants ? Je n'en ai pas.

MADELEINE.

A votre femme seulement.

MARCEL, désolé.

Vous me parlez toujours de ma femme !

MADELEINE.

Aimez-la bien, mon cher, et, si mon mari ne vous tue pas demain, croyez-moi, restez tranquille. Vous êtes fait pour la vertu maintenant, ça se voit tout de suite. Je vous flatte en vous traitant de libertin. Vous n'êtes qu'un dégoûté du bonheur, voilà tout.

MARCEL, cherchant à l'embrasser.

Ah ! Madeleine, si vous vouliez...

MADELEINE, se dérobant.

Est-ce que vous devenez fou ?

MARCEL.

Excusez-moi, je ne suis pas encore déshabitué... Au moins... si l'on me tue que ce soit pour quelque chose.

MADELEINE.

Pauvre garçon !

MARCEL.

Un bon mouvement avant ma mort. Ce duel va vous compromettre horriblement : voyons, puisque tout le monde le dira demain, qu'est-ce que ça vous fait?

MADELEINE.

Ça m'ennuie.

MARCEL.

Menteuse.

MADELEINE.

Je ne vous aime pas.

MARCEL.

Moi, j'aime le poulet, je n'ai pas besoin que le poulet m'aime.

MADELEINE (2).

Vous m'agacez à la fin. Je vous défends de me toucher. Il voudrait me rendre infidèle à tout le monde, cet être-là... Jamais de la vie. (Tentée.) Et pourtant !... non, ce serait trop bête. Adieu !

MARCEL, l'embrassant au passage (2).

Pas avant...

MADELEINE.

Ah ! mon chapeau est dérangé. Comme vous êtes devenu gauche, mon cher. (Cherchant à se dégager.) Voyons, lâchez-moi donc !

MARCEL, plaisantant.

Vous lâcher ? Oui, dans quelques jours.

MADELEINE.

Adieu. Mon mari n'aurait qu'à survenir...

MARCEL.

Et vous avez peur?

MADELEINE.

Oui, j'ai peur! J'ai peur qu'il me pardonne.

MARCEL.

Une minute encore.

MADELEINE.

Non! et puis je n'ai pas le temps... Je pars ce soir...

MARCEL.

Vous partez?

MADELEINE.

Pour Londres.

MARCEL.

Avec l'autre?

MADELEINE.

Je l'espère bien.

MARCEL.

Qui sait? Il vous attend peut-être en ce moment chez madame de Montglat, chez votre tante...

MADELEINE.

Et ils font un besigue ensemble...

MARCEL.

Comme moi. Quelle famille!

MADELEINE.

Insolent!

MARCEL.

Voilà pourquoi vous êtes venue.

MADELEINE, *prête à sortir.*

Je passe par l'entrée des modèles, comme autrefois?

MARCEL.

Ah! tenez, si j'étais garçon, vous ne me quitteriez pas ainsi, et vous manqueriez votre train ce soir, je vous le garantis.

MADELEINE.

Vous avez beau prendre un air désolé : non, mon cher, pas aujourd'hui.

MARCEL.

Dans une heure, je suis chez madame de Montglat.

MADELEINE.

Prenez garde, je vous fais recevoir par votre successeur.

MARCEL.

Eh bien, je verrai s'il est gentil.

MADELEINE.

Décidément, tous les hommes sont des... Je dirai le mot quand je serai sortie...

Elle s'échappe par la porte dérobée.

MARCEL, *seul.*

Encore si elle partait avec son mari, mais avec un autre!...

SCÈNE III

(1) MARCEL, (2) FRANÇOISE.

FRANÇOISE.

Qu'est-ce que c'est que cette femme chic qui sort de chez toi, Marcel?

MARCEL, avec embarras.

Madame Jackson, mon américaine.

FRANÇOISE.

Eh bien?

MARCEL.

Mon tableau... Il est vendu.

FRANÇOISE.

Quinze mille? Tu vas bien... Ça te contrarie?..

MARCEL.

Quelle idée!

Il prend son chapeau.

FRANÇOISE.

Tu me quittes?

MARCEL.

Je vais jusque chez Goupil l'avertir.

FRANÇOISE.

Alors, je déjeune seule? (Marcel fait signe que oui et s'arrête un instant devant la glace.) Tu es bien, je t'assure.

MARCEL, se retournant.

Mais...

FRANÇOISE.

Oh! tu réussiras...

Un silence.

MARCEL, enchanté malgré lui.

Quelle folie te passe encore par la tête? (A part.) Si elle allait me porter bonheur. (Avec reproche.) Voyons, Françoise...

FRANÇOISE.

Je plaisantais.

MARCEL, prêt à sortir.

Pas de tristesse, entends-tu?

FRANÇOISE.

Mais non... D'abord, c'est défendu...

MARCEL, avec attendrissement, à part sur le seuil de la porte.

Pauvre petite!.., Bah!... j'échouerai peut-être.

Il sort par la gauche.

SCÈNE IV

FRANÇOISE, puis JEAN.

FRANÇOISE, avec tristesse.

Où va-t-il? A un rendez-vous sans doute. Mon Dieu, si c'était vrai! Est-ce que je n'aurais pas de chance aujourd'hui? Et tout à l'heure il rentrera souriant, satisfait

de lui-même. Je lui parle toujours de ma résignation, est-ce qu'il y croirait, par hasard? Il faudra donc que tous les jours je doute et me tourmente.

Jean entre, tenant à la main une carte de visite.

JEAN.

Monsieur n'est pas là?

FRANÇOISE.

Donnez.

Elle prend la carte de visite.

JEAN.

Ce monsieur attend, madame.

FRANÇOISE.

Faites entrer. Vite.

Jean sort.

Guérin paraît au fond; en apercevant Françoise, il hésite à entrer.

SCÈNE V

FRANÇOISE (1), GUÉRIN.

FRANÇOISE, gracieusement.

Entrez, monsieur; je ne vous ai jamais vu, mais je vous connais déjà beaucoup.

GUÉRIN, cheveux grisonnants, physionomie énergique (2).

Madame, je vous remercie; je pensais trouver M. Desroches chez lui. Je me retire.

FRANÇOISE.

Je vous en prie.

GUÉRIN.

Il est de si bonne heure, je crains d'être indiscret.

FRANÇOISE.

Indiscret, vous, chez Marcel? Non.

GUÉRIN.

Madame...

FRANÇOISE.

Mon mari va rentrer, monsieur.

GUÉRIN, vivement.

Ah!

FRANÇOISE.

Voulez-vous l'attendre ici, seul, dans son atelier?

GUÉRIN, s'avançant (2).

En vérité, madame, j'aurais mauvaise grâce à refuser.

FRANÇOISE (1).

Voilà des journaux, des revues, je vous laisse. (Prête à sortir.) C'est égal, on a de la peine à vous retenir.

GUÉRIN.

Pardonnez-moi, madame. (A part, avec ironie.) Elle est charmante, c'est dommage.

Après avoir remonté la scène, Françoise revient tout à coup sur ses pas.

FRANÇOISE.

Cela vous semble étrange, n'est-ce pas? monsieur, de voir une femme installée chez elle, dans cet atelier de garçon.

GUÉRIN.

Mon Dieu, madame...

FRANÇOISE.

Avant de vous laisser seul, car je vais vous laisser, il faut que vous sachiez que cette femme est très contente de vous savoir à Paris.

GUÉRIN.

Nous sommes arrivés cette semaine...

FRANÇOISE.

Et vous êtes déjà là, c'est bien.

GUÉRIN, avec ironie.

Il y a si longtemps que je n'ai vu Marcel...

FRANÇOISE.

Un an.

GUÉRIN.

Et, depuis, beaucoup de choses se sont passées.

FRANÇOISE.

Vous le retrouvez marié...

GUÉRIN.

Et heureux.

FRANÇOISE.

Heureux!...

GUÉRIN.

Cher Marcel! Ah! j'ai hâte de lui serrer la main.

FRANÇOISE.

Vous n'avez pas oublié mon mari, monsieur; Je vous remercie.

GUÉRIN.

Comment ne pas aimer un cœur si loyal !

FRANÇOISE.

Et moi, il va falloir m'aimer un peu aussi ?

GUÉRIN.

C'est déja fait.

FRANÇOISE.

Vraiment, vous pensez tout ce que vous écrivez ?

GUÉRIN.

Oui, madame.

FRANÇOISE.

Prenez garde. Ce matin, je relisais votre dernière lettre à Marcel, celle où vous me promettiez votre appui. (Lui tendant la main.) Nous serons très amis, n'est-ce pas ?

GUÉRIN, après une longue hésitation, mettant sa main dans celle de Françoise ; avec ironie.

Très amis, oui, madame.

FRANÇOISE.

Parole ?

GUÉRIN, contraint.

Parole.

FRANÇOISE s'asseyant (1).

Alors, je ne vous quitte plus. Causons, asseyez-vous. (Mouvement de Guérin.) Nous avons tant à nous dire !... Parlons de vous d'abord.

GUÉRIN s'asseyant (2).

De moi ?... mais...

FRANÇOISE.

Oui, de vous.

GUÉRIN, vivement.

Non, de votre grand bonheur, plutôt...

FRANÇOISE.

De mon grand bonheur...

GUÉRIN, avec ironie.

Parlons de votre existence, de celui que vous aimez... J'ai besoin de connaître toute la joie de la maison.

FRANÇOISE.

Les gens heureux n'ont rien à raconter.

GUÉRIN.

Et vous n'avez pas de peine, je suppose?

FRANÇOISE.

Oh! non, pas encore.

GUÉRIN.

En effet, quels chagrins pourriez-vous avoir? Aujourd'hui, vous vivez à côté de Marcel, ce Marcel qu'on ne voulait pas vous donner, paraît-il? La vie ne vous doit plus rien.

FRANÇOISE.

Oui, ma félicité est absolue... Jamais je n'aurais cru que la bonté d'un homme pouvait rendre une femme aussi heureuse.

GUÉRIN.

La bonté?

FRANÇOISE.

Sans doute.

GUÉRIN.

Vous voulez dire l'amour, madame.

FRANÇOISE.

Oh ! l'amour de Marcel !...

GUÉRIN.

De la tristesse ?

FRANÇOISE.

Non.

GUÉRIN, avec curiosité.

Parlez. Ne dois-je pas être votre ami ?

FRANÇOISE.

Sérieusement, monsieur, vous qui le connaissez, comment voulez-vous qu'il soit amoureux de moi... très amoureux ? Est-ce que c'est possible ! Il me laisse l'aimer, voilà tout, et je n'en demande pas davantage.

GUÉRIN.

Pas davantage ?

FRANÇOISE.

Si seulement cela continue... (Mouvement de Guérin.) Je ne suis pas comme les autres femmes, moi. Je n'attends rien de mes droits, mais tout de sa tendresse. Il est libre, je ne le suis pas, j'en conviens. Qu'importe ! pourvu qu'il me garde.

GUÉRIN.

Vous avez peur, madame.

FRANÇOISE.

Oui, j'ai peur. Ma joie n'est pas une joie insolente, allez. C'est une joie qui tremble... Si je vous disais...

GUÉRIN.

Dites.

FRANÇOISE.

Plus tard... Ah ! je plains celui qui aime et qu'on fait souffrir...

GUÉRIN, frappé.

Vous?

FRANÇOISE.

Je suis pour les jaloux, je suis pour les trahis...

GUÉRIN, à part, ému pour la première fois.

Pauvre enfant ! (Sincèrement.) Vous n'êtes pas sûre de lui, n'est-ce pas ?

FRANÇOISE, s'animant.

Marcel, c'est Marcel. Admettons qu'il m'aime aujourd'hui, je veux bien le croire..., Demain, m'aimera-t-il ? Est-ce qu'il en sait lui-même quelque chose? N'est-il pas à la merci de sa fantaisie ? du temps qu'il fait ou de la femme qu'il rencontre ? Hélas ! je n'ai que vingt ans, je ne suis pas toujours prudente. Le bonheur, c'est très difficile.

GUÉRIN.

Oui. (A lui-même.) Oui... (A Françoise.) Mais vous êtes trop sincère peut-être?

FRANÇOISE.

Je le sens bien, et cependant, quand j'essaye de lui

cacher un peu de mon adoration, il devient tout à coup indifférent, je ne dirai pas méchant, mais comme délivré du souci d'être bon.

GUÉRIN.

Vous en êtes là!

FRANÇOISE.

Marcel, voyez-vous, ne peut s'habituer à cette idée que c'est fini, qu'il est marié pour toujours, comme un autre homme. J'ai beau lui répéter le contraire, m'effacer, me faire toute petite, ma seule présence suffit à lui rappeler que maintenant il a des devoirs... Ainsi, par exemple... (S'arrêtant.) Je suis folle de vous raconter ces choses...

GUÉRIN.

Je vous en prie.

FRANÇOISE, avec amertume.

Le soir, il aime à sortir seul, sans moi. Il me connaît assez pour savoir que son absence me rendra triste, et, du bout des lèvres, par acquit de conscience, il me propose de l'accompagner. Malgré tous mes raisonnements, je suis bien contente quand il m'emmène, et quelquefois j'accepte. A peine serons-nous dehors, je comprendrai ma faute. Il sera d'humeur agressive, je sentirai que je lui pèse, et, lorsque nous rentrerons, il ne manquera pas de laisser échapper qu'il a perdu sa liberté, puisqu'il s'est embarrassé de moi par faiblesse, lorsqu'il avait envie de sortir seul.

GUÉRIN, interrompant.

Et quand il sort sans vous?...

FRANÇOISE.

Oh! alors, je me tourmente, pendant de longues heures.

Je me demande où il est, je m'imagine qu'il ne reviendra pas, et quand la porte s'ouvre, quand je l'entends, à la joie folle qui me bouleverse se mêle l'angoisse de l'explication inévitable. Je me suis promis pourtant de ne montrer ni jalousie, ni calme affecté. Mon visage est tranquille, mes paroles sont mesurées. Rien ne me trahit ; mais, hélas ! sa tendresse habile et charmante a bientôt fait de confesser mes inquiétudes, et, dès que j'ai tout dit, il s'arme de mes aveux pour me démontrer mes torts. Et, les soirs où je ne parle pas, malgré ses provocations, où je suis plus adroite ; ces soirs-là, il me punit de ma sécurité apparente, en me confiant ses escapades, ses tentations : il a rencontré une amie d'autrefois, une femme d'esprit, qui n'était pas jalouse, ou bien il rentre tard sans doute, mais il faut lui pardonner, un peu plus il ne rentrait pas... Une bonne fortune dont il n'a pas voulu profiter !... Et mille choses semblables ; car, s'il aime à jeter le doute dans mon cœur, il aime aussi à l'éclairer.

GUÉRIN.

Pauvre enfant !

FRANÇOISE.

Voilà mon existence ; mon bonheur vit au jour le jour. (Avec révolte.) Encore, si j'avais le droit d'être triste ! Mais il faut que je sois souriante, il faut que je reste heureuse quand même, non seulement en sa présence, officiellement, mais jusqu'au fond de l'âme, afin qu'il puisse me trahir sans remords, si c'est son bon plaisir.

Elle fond en larmes.

GUÉRIN, se levant.

L'égoïste !

FRANÇOISE.

Souffrir... n'est-ce pas reprocher ?

GUÉRIN.

Ah ! je vous plains, madame, je vous comprends mieux que personne. J'ai connu des douleurs pareilles à la vôtre. J'en sais même de plus grandes, d'inconsolables.

FRANÇOISE.

Si vous me comprenez, monsieur, conseillez-moi. Vous le voyez, j'ai besoin de vous.

GUÉRIN, brusquement ressaisi par la réalité (1).

Moi, votre appui, moi ? (A part.) Non.

FRANÇOISE (2).

Vous avez parlé de votre amitié. Eh bien. l'heure est venue, je vous demande de me la prouver.

GUÉRIN.

Ah ! madame, pourquoi vous ai-je vue ? pourquoi vous ai-je écoutée ?

FRANÇOISE.

Qu'est-ce qui peut vous le faire regretter ?

GUÉRIN.

Rien, madame, rien.

FRANÇOISE.

Expliquez-vous, monsieur. Parlez, vous me faites peur.

GUÉRIN, cherchant à détourner ses soupçons.

Ne pleurez pas, mon enfant... je ne vous apporte aucun chagrin, je vous le jure... Votre mari vous aime mal, mais il vous aime... C'est de la jalousie, tout cela... Et, d'ailleurs, pourquoi vous tromperait-il ? Ce serait trop injuste...

FRANÇOISE, s'exaltant peu à peu.

Trop injuste! oui, vous avez raison, monsieur; car, enfin, convenez en, si sceptique, si blasé que soit un homme, n'est-ce pas quelque chose pour lui que de pouvoir se dire : « J'ai rencontré une amie sûre en ce monde de déceptions. J'ai là, dans un coin, une créature qui m'adore humblement, et dont la tendresse est toujours prête à me trouver des excuses. Cette créature porte mon nom avec orgueil, avec étonnement; quoi que je fasse, sa droiture ne faillira jamais. J'ai été sa première pensée et je serai son unique amour. » Oh !... Voyons, monsieur, convenez-en, quand un homme peut se dire cela, n'est-ce pas le bonheur ?

GUÉRIN, éclatant en sanglots.

Oh ! oui, c'est le bonheur.

FRANÇOISE.

Vous pleurez !

Un silence.

GUÉRIN.

Ma femme... m'a trompé.

FRANÇOISE.

Ah !... (Un silence.) Marcel...

GUÉRIN.

Votre amour n'est pas en cause.. Hier, j'ai trouvé des lettres dans un tiroir, de vieilles lettres, voilà tout. Vous n'étiez pas encore sa femme. C'est de l'histoire ancienne.

FRANÇOISE, à part.

Qui sait ?

GUÉRIN.

Pardonnez-moi, madame. C'est votre douleur qui a fait éclater la mienne. En me montrant le bonheur que vous pouvez donner, vous m'avez rappelé celui que j'ai perdu.

FRANÇOISE.

Alors, vous êtes venu pour provoquer mon mari ?

GUÉRIN.

Madame...

FRANÇOISE.

Vous allez vous battre ? Répondez.

GUÉRIN.

Ma vie est défaite, maintenant... il faut...

FRANÇOISE.

Je ne vous demande rien, monsieur.

GUÉRIN.

Vous ne trouvez pas que j'aie le droit... ?

FRANÇOISE.

Taisez-vous.

GUÉRIN.

Eh bien, non, je ne vous le tuerai pas; vous l'aimez trop, je ne peux pas. Car, en le frappant, je vous atteindrais, et ce serait une injustice. Vous ne méritez pas de souffrir, vous n'avez trahi personne, vous. La joie, vous venez de me l'apprendre, est aussi sacrée que l'infortune. Je ne me vengerai pas.

FRANÇOISE, reconnaissante.

Ah ! monsieur.

GUÉRIN.

Qu'il vive, cet homme qui m'a tout pris, puisqu'il vous est nécessaire ; gardez-le... A lui d'anéantir votre bonheur, s'il l'ose... Moi, je ne commettrai pas ce crime. Adieu, madame, adieu.

Guérin sort par le fond. Françoise tombe assise. Un long silence. Marcel entre par la porte dérobée.

SCÈNE VI

FRANÇOISE (2), MARCEL (1).

FRANÇOISE, froidement.

Ah ! c'est toi.

MARCEL, avec humeur.

Oui, c'est moi. (Un silence ; allant à elle.) Tu as pleuré. Tu as vu Guérin ?... Il est venu !...

FRANÇOISE.

Marcel...

MARCEL.

Tu sais tout ?

FRANÇOISE.

Oui.

MARCEL, avec colère.

Oh !

FRANÇOISE.

Tu ne le reverras plus.

MARCEL, stupéfait.

Nous ne nous battons pas?

FRANÇOISE.

Non.

MARCEL.

Comment?

FRANÇOISE.

Il renonce à te demander raison.

MARCEL.

Merci.

FRANÇOISE.

Sois tranquille, j'ai pris soin de ta dignité!... Nous étions là... Je lui racontais ma vie depuis un an... Comme nous nous aimions... Alors il s'est mis à pleurer... Et, quand j'ai su la vérité, il est parti pour ne pas me faire de mal.

MARCEL.

Et je suis bien lâche d'avoir trompé, ce brave homme, de l'avoir trompé dans le temps, et tu me condamnes?

FRANÇOISE.

Marcel!

MARCEL.

Ah! vous êtes de grandes âmes tous les deux... Ma parole d'honneur, je vous admire.

Il fait quelques pas pour sortir.

FRANÇOISE, incrédule.

Où vas-tu? Le provoquer?

MARCEL, revenant sur ses pas; avec colère.

Est-ce que je peux maintenant? Après ce que tu as fait... ce serait absurde. Que diable avais-tu besoin de te mêler de tout ça aussi! Justement j'étais furieux, et j'aurais été enchanté de ce duel.

FRANÇOISE.

Comment oses-tu te souvenir quand il consent à oublier?

MARCEL.

Est-ce que tu sais si je n'avais pas une raison particulière pour me battre? Une raison que tu ne devines pas... malgré toute ta psychologie?

FRANÇOISE, vivement.

Tu te trompes, mon ami. Ta raison, je la connais parfaitement.

MARCEL.

En vérité?

FRANÇOISE.

Oui, je la connais.

MARCEL, éclatant.

Ah! nous y voilà! Tu n'avais pas encore approfondi les choses.

FRANÇOISE.

Oui, je les approfondis, et ton ironie me prouve que je n'ai pas tout à fait tort.

MARCEL.

Ah ! le mariage !

FRANÇOISE.

Ah ! le devoir !

MARCEL.

J'aime madame Guérin, n'est-ce

FRANÇOISE.

Je ne dis pas cela.

MARCEL.

Tu le penses.

FRANÇOISE.

Et quand je le penserais ? Où serait le crime ? Tu l'as aimée, cette femme... Tu l'as peut-être revue... il n'y a pas longtemps... Est-ce que je sais où tu vas, moi ? Tu ne me racontes pas tout.

MARCEL.

Je t'en raconte beaucoup trop

FRANÇOISE.

C'est mon avis.

MARCEL.

Jalouse !

FRANÇOISE.

Bourgeoise, si tu veux. Allons, conviens-en, mon cher Marcel. madame Guérin n'est pas étrangère à ton humeur belliqueuse ?

MARCEL.

Eh bien, oui, je l'aime, je l'adore. Et j'espérais me

battre à cause d'elle. Es-tu contente, maintenant? C'est idiot, mais c'est comme ça.

FRANÇOISE.

Il fallait commencer par là, je ne t'aurais pas retenu une minute.

Elle fond en larmes.

MARCEL.

Elle pleure, elle pleure : voilà ma liberté.

FRANÇOISE, avec amertume.

Ta liberté! je ne souffrais pas, quand je te l'ai promise.

MARCEL.

Voilà ta résignation.

FRANÇOISE.

Tu connaissais la vie, et moi je l'ignorais. Tu n'aurais jamais dû accepter ma résignation.

MARCEL.

Tiens! tu es comme les autres.

FRANÇOISE.

Est-ce que la douleur ne nous fait pas toutes pareilles? Je voudrais bien t'y voir! Si tu étais trompé...

MARCEL.

Trompé, moi ?... Mais trompe-moi donc! Tu es libre!

FRANÇOISE, avec colère.

Ah! je ne sais pas ce qui se passe, mais, à coup sûr, tu as quelque mécompte de ce genre.

MARCEL, lui saisissant le poignet.

Françoise!

FRANÇOISE, le bravant.

Après ?

Un silence.

MARCEL, repentant.

O toi, si loyale, si dévouée... C'est honteux. (Il tombe à ses pieds ; avec tendresse.) Mais aussi, tu me fais dire des choses que je ne pense pas. Je suis un bon garçon, moi. Je ne t'ai pas trompée, non, je n'aime que toi au monde, tu le sais bien ; demande à toutes les femmes.

Un silence.

FRANÇOISE (2).

Tu ne vas pas sortir ? Tu restes ?

MARCEL, dans les bras de Françoise.

Est-ce que je peux m'en aller, maintenant que je suis là ?.. Et puis tu es si jolie quand...

FRANÇOISE.

Quand j'ai de la peine.

MARCEL.

Ne pleure pas.

FRANÇOISE.

Je te pardonne.

MARCEL.

Attends, je ne me suis pas encore confessé.

FRANÇOISE.

Ne me dis rien.

MARCEL.

Je serai sincère.

FRANÇOISE.

Oh ! je préfère que tu mentes.

MARCEL.

D'abord, lis cette dépêche, celle de ce matin.

FRANÇOISE, *étonnée.*

De madame Guérin ?

MARCEL.

C'est elle que tu as aperçue tout à l'heure. Oui... Elle venait tranquillement m'annoncer...

FRANÇOISE.

Que son mari avait trouvé tes lettres.

MARCEL.

Et qu'elle partait pour l'Angleterre avec son amant.

FRANÇOISE.

Elle s'est consolée?

MARCEL.

Il paraît.

FRANÇOISE.

Pauvre Marcel ! Et tu as couru chez elle pour qu'elle ne parte pas.

MARCEL.

Ma fatuité a été punie. On ne m'a pas reçu.

FRANÇOISE.

Alors, il n'y a plus que moi qui t'aime?... Quel bonheur !

MARCEL.

Mais je tuerai ton amour avec mes folies.

FRANÇOISE, gravement.

Oh ! ça, je t'en défie.

MARCEL, penaud.

Dis donc, je n'ai plus le droit de me moquer M. Guérin, à présent ?

FRANÇOISE, gaiement.

Tu vieillis, Lovelace, sa femme t'a trompé.

MARCEL, avec amour.

La chance de Françoise !

FIN

Imprimeries réunies, B, rue Mignon, 2.